

tente de l'arrière pour venir admirer, sur l'avant, les décentes perfections, la grâce irrésistible et l'esprit étincelant de Maria. Véritablement charmante, comme il faut au dernier point, femme du meilleur monde par le ton et les principes, elle semblait être alors la reine du paquebot, et son père, ivre de joie, s'abandonnait à la verve la plus bouffonne.

La plaisanterie par excellence du digne homme était de jouer la comédie à l'improviste, de réaliser, sous forme de surprises, au beau milieu de la vie réelle, les étranges fictions dramatiques, et son triomphe consistait à faire, un moment d'illusion par le naturel de sa pantomime, et de son débit. Il s'approchait d'une mère avec trois grands saluts et lui demandait sa fille en mariage. Il se jetait à deux genoux devant une coquette, et lui lançait la plus folle déclaration. Il s'affrontait d'une voix terrible et provoquait en duel les officiers, il arrêtait un joueur de whist et le confondait en criant : au voleur ! il offrait insolent les remèdes de Diafoirus à un voyageur pris d'un mal de mer ; etc., etc., le tout avec les plus belles tirades du *Misanthrope*, de la *Demoiselle à marier*, d'*Antoni*, de l'*Auberge des Adrets*, de *Porceaugnac*. Et quand l'interlocuteur avait la bonhomie ou la distraction de tomber dans le piège, le père Laureçon s'écriait avec un énorme éclat de rire : — Hein ! Quel coup de théâtre ! Comme s'est joué et déclamé ! Comme c'est nature ! Et dire qu'avec un talent pareil, je suis sifflé depuis trente ans dans les quatre parties du monde !

— Heureusement, voilà mon vengeur, ajoutait-il en montrant sa fille avec orgueil. Les sénateurs américains la traîneront dans sa voiture, comme Fanny Esler, quand ils l'entendront chanter la *Favorite*, et quand elle aura une voiture !..

Maria se rendait en effet à New-York, à titre de cantatrice, telle était du moins l'apparence de son voyage, mais on soupçonna bientôt une tout autre réalité..

Le matin du départ, un inconnu, qui semblait un haut personnage, avait remis au capitaine de l'*Union* une lettre cachetée, le priant de l'ouvrir en mer, quelques jours après.

Le capitaine ouvrit le quatrième jour, et y trouva ces mots : *La reine de Portugal a quitté secrètement Lisbonne, et va s'embarquer en France pour l'Amérique. Si elle était à votre bord, monsieur, veuillez l'entourer, sans rompre son incognito, des égards que mérite sa position. Signé : Un ami de Sa Majesté, qui vous récompensera un jour.* P. S. — Voici le signalement de la reine et de la personne qui l'accompagne.

Et les deux portraits indiquaient, à n'en pas douter, M. et Mlle Laureçon !

C'était le cas de s'écrier, comme le bonhomme : — Hein ! quel coup de théâtre !

Le capitaine, esprit sage et fin, douta cependant et consulta M. de Vélarez, qui avait vu deux fois dona Maria.

Se souvenant du mot de *Majesté*, balbutié par Laureçon, et déjà frappé de la ressemblance re-

marquée, par tous ceux qui connaissaient les portraits de la reine de Portugal, le comte Pedro fallut s'évanouir, malgré son aplomb traditionnel, et déclara que Mlle. Laureçon était positivement dona Maria !

Simple envoyé d'Espagne en Amérique, il se vit aussitôt maître des destins de la péninsule, restaurant un trône, calmant une révolution, établissant l'équilibre européen, s'élevant à la hauteur des Richelieu, des Pombal et des Talleyrand. La profusion, l'humilité et les saillies du soi-disant acteur n'étaient qu'une comédie admirablement jouée pour déguiser la reine fugitive. Tout venait d'ailleurs confirmer la lettre anonyme, et les sanglantes émeutes de Lisbonne, et la guerre civile, et l'intervention étrangère, et l'inconcevable distinction de la fausse cantatrice, et les respects inouis de son prétendu père et jusqu'à ce nom de Maria, conservé par oubli, par dignité, ou par crainte de confusion. Bref, M. Vélarez se chargea du rôle qu'hésitait à jouer le capitaine, et pris tout sous sa responsabilité pour n'avoir à partager le succès avec personne. Honorer la reine incognito jusqu'à New-York, et là lui enlever le masque et la rendre au Portugal, tel était son plan chevaleresque et infailible.

Le lendemain, Mlle Maria et le père Timothée passaient, sous un prétexte adroit, des humbles cabines de l'avant aux chambres luxueuses de l'arrière et recevaient du capitaine, des employés, des domestiques, mais particulièrement du comte, les honneurs et les soins de les plus inexplicables... le tour aux frais et dépens de M. de Vélarez, qui ne pouvait mieux démontrer sa conviction.

Tout le monde se demanda ce que signifiait ce mystère, et personne n'en sembla plus étonné que la cantatrice elle-même. Son père seul, autre mystère, accepta naturellement sa nouvelle position, la laissant dormir sur la soie et manger dans l'argent, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et, restant lui-même au dernier réduit des secondes, malgré toutes les instances du grand d'Espagne, de sorte que ce fut celui-ci qui s'écria à son tour : Comme c'est joué ! comme c'est nature !

Chaque jour une main invisible élevait plus haut la pauvre artiste de la veille... C'était le plus riche boudoir qui lui était offert, la place d'honneur à table, les meubles exceptionnels, les friandises privilégiées, des bouquets le matin et des sérénades le soir... Et à ses étonnements naifs, à ses réclames modestes, à ses remerciements confus, on répondait par des sourires discrets et profonds, par de nouveaux services et par de nouvelles douceurs. Le navire où elle avait débuté si humblement était devenu pour elle un palais enchanté, où mille fées prévenaient ses desirs, comme dans le conte de *la Belle et la Bête*... On la couronnait des roses de la royauté, sans lui en faire sentir les épines.

— Hélas ! elle ne les a que trop senties déjà ! soupirait le comte dans sa cravate, d'un air capable et pénétré.

Un seul jour il trembla pour sa grande entreprise,